CAO Wenxuan

BRONZE ET TOURNESOL

Roman traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud

Picquier jeunesse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CAO Wenxuan

Bronze et Tournesol

Roman traduit du chinois
par Brigitte Guilbaud

Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de
CHEN FENG

Titre original : *Qingtong Kuihua*

© 2005, Cao Wenxuan

© 2010, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture : © Illustration de Nicolas Delort

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage - Marseille

ISBN : 978-2-8097-0151-7

Extrait de la publication

La petite barque

1

C'était la fin de la saison des pluies. La petite Tournesol, âgée de sept ans, se dirigeait vers le bord du fleuve. Le soleil, que l'on n'avait guère vu pendant de nombreux jours, se déversait à torrents dans le ciel, tout juste comme une eau limpide. Et le ciel jusque-là sombre et bas se rengorgeait soudain pour s'élever très haut, vaste et clair.

L'herbe était mouillée. Les fleurs, le moulin à vent, les maisons, les buffles, les oiseaux… absolument tout était trempé.

Tournesol qui traversait cet air humide s'en retrouva en un instant imprégnée de la tête aux pieds.

Ses cheveux, qu'elle n'avait déjà pas épais, paraissaient encore plus fins quand ils étaient mouillés et lui collaient à la peau. Elle semblait amaigrie. Pourtant, l'humidité avait donné un surcroît de vitalité à son petit visage, autrefois pâle.

Tout au long du chemin, sur chaque brin d'herbe, perlait une goutte d'eau. Ses bas de pantalon furent rapidement trempés. La terre était bourbeuse ; s'y étant pris les chaussures plusieurs fois, elle finit tout bonnement par les retirer et continua d'avancer pieds nus, un soulier à chaque main,

Extrait de la publication

dans la boue fraîche. Alors qu'elle passait sous un érable, un coup de vent en remua les feuilles et des gouttes lui tombèrent dans le cou. D'abord surprise, elle ne put s'empêcher de se pelotonner, puis elle releva la tête, tournant son visage vers le ciel. Au-dessus d'elle, le feuillage lustré de l'érable brillait de mille feux, la pluie en avait nettoyé jusqu'au moindre grain de poussière ; c'était adorable à voir.

Non loin de là murmuraient les eaux, comme pour attirer l'enfant. Elle quitta l'érable et se dirigea prestement vers le fleuve. Presque chaque jour elle courait jusque sur cette rive, car il y avait un village de l'autre côté, un village au nom charmant : Damaidi.

De ce côté du fleuve, Tournesol était seule.

C'était une enfant isolée, pareille à un oiseau qui parcourt l'immensité du ciel sans apercevoir un seul de ses semblables, volant dans le vaste bassin céleste pour n'entendre que le bruissement sourd de ses ailes fendant les airs.

L'horizon s'étirait à l'infini. Les nuages y flottaient, prenant toutes sortes de formes. Parfois, le ciel était complètement nu, sans la moindre trace, telle une immense ardoise.

Dans les moments vraiment silencieux, il arrivait que l'oiseau poussât un cri, mais c'était pour rendre le ciel plus vaste, et son propre cœur plus solitaire encore.

De ce côté-ci du fleuve, le paysage était depuis toujours peuplé de roseaux, à perte de vue.

Au printemps de cette année-là, des aigrettes blanches, soudain alertées, quittèrent la paix séculaire du marais. Elles s'envolèrent, tournoyant au-dessus des roseaux puis de Damaidi, cancanant, comme s'adressant aux villageois. Enfin, elles ne retournèrent plus se poser à l'endroit qu'elles avaient quitté, car il y avait maintenant du monde là-bas, beaucoup de monde.

Ces nombreux inconnus semblaient manifestement très différents des villageois de Damaidi. Ils venaient de la ville.

Extrait de la publication

Ici, ils voulaient construire des maisons, défricher pour cultiver la terre, creuser des bassins pour élever des poissons.

Ils chantaient des chansons de la ville, à la manière des gens de la ville. Leur chant retentissait à tel point que les villageois, les uns après les autres, tendaient l'oreille pour l'écouter.

Quelques mois passèrent et l'on vit apparaître, là où se trouvait autrefois la roselière, une rangée de six ou sept maisons aux tuiles rouges, éclatantes.

Peu de temps après, ce fut un mât que l'on dressa, et un matin, on vit une bannière rouge s'élever haut dans le ciel, semblable à une boule de feu, brûlant tranquillement au-dessus du marais.

Les nouveaux venus semblaient avoir et ne pas avoir de rapport avec les gens de Damaidi : on aurait dit une autre variété d'oiseaux, et l'on ignorait d'où ils pouvaient bien venir pour faire une halte ici. Ils regardaient les villageois avec des yeux étranges, pleins de curiosité, et les villageois les regardaient avec des yeux étranges, pleins de curiosité.

Ils avaient leur propre sphère d'action, leur propre langage, leur propre série de tâches et activités, quelles qu'elles soient. Ils travaillaient le jour et se réunissaient à la nuit tombée. Leurs réunions se prolongeaient très tard ; dans la nuit profonde, les villageois apercevaient de très loin la clarté de leurs lanternes. Tandis qu'alentour régnait l'obscurité, ces mystérieux halos de lumière ressemblaient à des fanaux de bateaux.

C'était un monde relativement indépendant.

Bientôt, les villageois lui trouvèrent un nom : l'école des cadres du 7 mai *.

---

* Le 7 mai 1966, le président Mao Zedong lançait un appel pour que dans tout le pays soient créées des « écoles de la révolution ». C'était le début de la Révolution culturelle, qui durera jusqu'à la mort de Mao en 1976. Les « cadres » dont parle le texte étaient en fait des intellectuels qui devaient se « rééduquer » en travaillant à la campagne. *(Note de la traductrice)*

Extrait de la publication

Peu à peu l'appellation devint familière : « Tes canards sont allés du côté de l'école des cadres ! », « Ton buffle est allé dévorer les récoltes de l'école des cadres, ils le retiennent ! », « Les poissons du bassin de l'école des cadres pèsent déjà environ une livre ! », « Ce soir, on projette un film à l'école des cadres ! »…

A ce moment-là, dans ce périmètre marécageux de cent cinquante kilomètres, il y avait plusieurs écoles de cadres. Ces derniers venaient tous de grandes villes, certaines très éloignées. Il y avait des cadres du Parti communiste, mais aussi des écrivains, des artistes. Ils étaient là pour travailler dur. Les villageois de Damaidi n'avaient qu'une connaissance superficielle de ce qu'était une école de cadres, et pourquoi il en fallait. Ils ne tenaient guère non plus à en savoir plus.

La venue des gens de la ville ne semblait pas avoir apporté d'inconvénients au village ; au contraire, la vie y devenait plus intéressante. Les cadres venaient parfois se promener à Damaidi. En les voyant, les enfants accouraient pêle-mêle, ou bien se tenaient debout dans les ruelles, hébétés, à les regarder, ou encore les suivaient. Les cadres tournaient la tête vers eux et souriaient ; alors les enfants couraient se cacher dans un bosquet ou derrière un arbre. Les cadres trouvaient ces enfants adorables et amusants ; ils leur faisaient signe de la main pour qu'ils s'approchassent. Les plus hardis s'avançaient. Un cadre tendait alors la main pour caresser la tête d'un enfant. Parfois, il sortait un bonbon de sa poche, un bonbon de la ville, dont le papier d'emballage était très beau. Les enfants ne pouvaient se résoudre à le jeter après avoir mangé la friandise : ils l'aplatissaient avant de l'insérer comme un trésor dans leur manuel scolaire.

Il arrivait encore que les cadres achetassent à Damaidi des pastèques, des légumes, des œufs de cane salés, ce genre de choses. Quant aux villageois, ils allaient également

Extrait de la publication

flâner de l'autre côté du fleuve, pour regarder comment les cadres s'y prenaient pour élever des alevins.

Tout autour de Damaidi, il y avait de l'eau, donc des poissons ; on ne manquait pas de poissons à Damaidi et les villageois n'auraient jamais eu l'idée d'élever des alevins. Ils n'auraient pas su le faire non plus.

Mais ces calmes citadins, eux, savaient. Ils piquaient les poissons, lesquels, excités, retournaient nager, tournoyer, virevolter dans le bassin. Puis les poissons mâles et femelles s'enchevêtraient, provoquant des remous, des éclaboussures. Lorsqu'ils étaient calmés, on prenait un filet pour attraper les femelles. Ces dernières avaient déjà la peau bien tendue sur l'arrondi du ventre plein d'œufs. Alors on les massait doucement. On aurait dit que les poissons femelles, ne supportant plus le renflement de leurs ventres, s'en trouvaient soulagées, et laissaient ainsi évacuer leurs œufs. On plongeait alors ces derniers dans une grande jarre dont on agitait l'eau. C'étaient d'abord d'innombrables petits points blancs brillants que l'on voyait virevolter dans l'eau, puis, de blancs, ils devenaient noirs, et après quelques jours, on pouvait reconnaître les alevins.

Les habitants de Damaidi assistaient à tout cela ; petits et grands en restaient bouche bée. A leurs yeux, les cadres étaient en quelque sorte des magiciens. Ils intriguaient les enfants. L'école des cadres attirait aussi la curiosité des enfants parce qu'il y avait une petite fille là-bas, une petite fille dont ils connaissaient tous le prénom : Tournesol.

2

C'était le prénom d'une petite fille de la campagne. Les enfants de Damaidi ne comprenaient pas comment on avait pu donner à une petite fille de la ville un prénom de la campagne.

Extrait de la publication

C'était une enfant propre, une enfant calme et chétive.

Elle n'avait pas de maman. Sa mère était morte de maladie deux ans auparavant. Son père avait dû venir à l'école des cadres et n'avait pas pu faire autrement que de l'emmener. Ils avaient donc quitté ensemble la ville pour venir à Damaidi. Et comme ses parents étaient orphelins, Tournesol n'avait aucun autre proche en dehors de son père. Où qu'il aille, il l'emmenait avec lui.

Elle était encore petite ; elle ne pouvait pas imaginer ce que l'avenir lui réservait, quel lien le destin tisserait entre elle et le village de Damaidi.

A leur arrivée, un sentiment de fraîcheur dominait ce nouvel environnement. Le marais aux roseaux était si grand ! On aurait dit que le monde entier était une roselière.

Elle était trop petite pour pouvoir regarder au loin, alors elle ouvrait les bras et les tendait vers son père. Il se baissait pour la prendre et la soulevait bien haut : « Est-ce que tu vois la rive ? »

Elle ne la voyait pas.

C'était le commencement de l'été. Les roseaux pointaient vers le ciel leurs lames claires ; le regard de la petite était empli de vert. Son père l'avait déjà emmenée voir la mer. Et ce qu'elle voyait maintenant était une autre sorte de mer, une mer agitée de flots verts, une mer qui exhalait une odeur de fraîcheur. En ville, elle avait mangé des gâteaux de riz enveloppés de feuilles de roseaux ; elle s'en rappelait la fraîcheur, le parfum doux mais insipide en comparaison de celui qu'elle sentait maintenant : un parfum qui gardait la saveur de l'eau, qui l'enveloppait et qu'elle respirait de toutes ses forces.

« Vois-tu la rive ? »

Elle secouait la tête.

Le vent se leva, le marais se transforma soudain en un champ de bataille, des milliers et des milliers de soldats y brandissaient leurs vertes épées, pourfendant l'air et bruissant en cadence.

Extrait de la publication

Des oiseaux aquatiques, effrayés, prirent leur envol.

Tournesol eut peur, ses deux mains étreignirent le cou de son père.

La roselière l'attirait et la rendait également inexplicablement craintive. Elle suivait toujours son père pas à pas, comme si elle avait peur d'être happée, surtout les jours de grand vent, quand les vagues de roseaux jaillissaient de partout, déferlaient jusqu'à l'école des cadres ; elle s'agrippait de toutes ses forces aux mains ou aux vêtements de son père, et ses yeux noirs étaient pleins d'angoisse.

Cependant, son père ne pouvait pas toujours l'emmener avec lui. Il était venu ici pour travailler, pour travailler très dur. Il lui fallait faucher les roseaux, et avec beaucoup d'autres, transformer cet espace en une terre fertile, en un bassin carré. Aux premières lueurs de l'aube, le signal du réveil était donné. Tournesol dormait encore.

Il savait que lorsqu'elle se réveillerait et ne le verrait pas, elle aurait peur, elle sangloterait. Mais il ne pouvait se résoudre à la sortir de ses rêves. Alors, il caressait doucement de ses mains rongées par le labeur sa joue tiède et délicate, puis poussait un soupir, prenait ses outils et fermait doucement la porte. Dans la faible clarté de l'aurore, il pensait à la petite tout en se dirigeant avec les autres vers le chantier. Quand en fin de journée le travail cessait, bien souvent les rayons lunaires baignaient déjà le marais. Aussi, durant ces longues journées, Tournesol évoluait seule. Elle se rendait près du bassin pour voir les poissons, à la cantine pour voir le cuisinier travailler, allait d'une rangée de maisons à une autre. La plupart des portes étaient fermées à clef, mais il arrivait que quelques-unes fussent ouvertes, soit parce que quelqu'un était malade, soit parce que certains travaillaient dans la cour de l'école des cadres. Alors elle s'avançait jusqu'à l'entrée et regardait à l'intérieur. Parfois une voix faible et familière l'appelait : « Entre, Tournesol ! » mais elle secouait la tête et

Extrait de la publication

demeurait sur le pas de la porte. Après un moment, elle s'en allait.

On la voyait souvent parler à un bouquet doré de chrysanthèmes, à un corbeau posé sur un arbre, ou encore à quelques coccinelles sur des feuilles…

Le soir venu, lorsqu'ils étaient enfin réunis sous la faible lumière de la lampe, le père se sentait parfois un peu amer. Après le dîner, il lui arrivait souvent encore de la laisser seule, parce qu'il devait participer à une réunion. Il y avait toujours des réunions. Tournesol ne comprenait pas pourquoi les grandes personnes devaient encore se réunir le soir, après une journée de travail harassant. Lorsqu'il n'allait pas aux réunions, ils pouvaient dormir ensemble, elle posait la tête sur son bras et il lui racontait une histoire. Au-dehors régnait un silence total ou bien le bruit du vent dans les roseaux. Après une journée passée loin de son père, la petite ne pouvait s'empêcher de se coller à lui. Lui-même la prenait souvent dans ses bras pour la serrer fort, ce qui la rendait tout heureuse. Une fois la lumière éteinte, ils bavardaient encore un peu, et c'était le moment le plus doux de la journée.

Mais bien vite une lourde fatigue prenait le dessus, son papa prononçait quelques paroles évasives avant de renoncer à résister encore, puis s'endormait en ronflant, tandis que Tournesol attendait la suite de l'histoire. C'était une enfant bien gentille qui ne mettait pas son père en colère. Elle roulait seulement des yeux, sa tête tranquillement posée sur le bras de son père, respirait l'odeur de sa sueur et attendait que le marchand de sable passe. Ce faisant, elle tendait parfois sa petite main pour caresser doucement la barbe de son papa.

Du lointain parvenait un vague bruit d'aboiements, on aurait dit qu'il provenait du village de Damaidi, ou bien des champs de sésame, des rizières parfumées qui se trouvaient bien plus loin encore.

Extrait de la publication

Les jours s'écoulaient ainsi.

Tournesol aimait par-dessus tout se rendre au bord du fleuve. Elle y passait le plus clair de son temps à regarder au loin, le village, sur l'autre rive.

Damaidi était un très grand village, avec des roseaux tout autour.

Les fumées de cuisine, les meuglements, les aboiements, les cris joyeux… tout cela était terriblement attirant pour Tournesol, en particulier les silhouettes et les rires des enfants qui la fascinaient.

C'était un monde joyeux, dépourvu de silence et de solitude.

Il y avait aussi ce fleuve, dont on ne voyait ni le début ni la fin. On ne savait pas où il prenait sa source, ni vers où il charriait ses eaux. Il coulait nuit et jour une eau limpide et bleue. Chacune de ses rives était bordée de roseaux qui escortaient ses eaux, d'ouest en est.

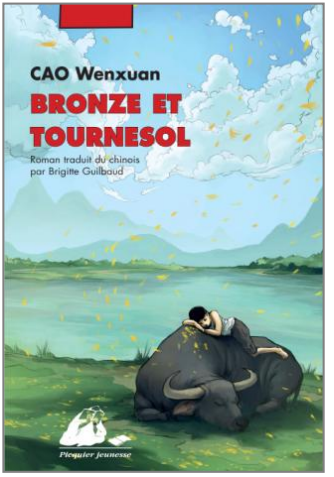
Le clapotis de l'eau et le bruissement des roseaux créaient un murmure tendre et continuel, qui semblait se dérouler lentement dans l'intimité. Mais pour finir, l'eau reprenait son cours, le courant la poussait indéfiniment, remuant les roseaux dont les feuilles tremblaient, comme chatouillées par des doigts espiègles. Il en était ainsi depuis toujours, le fleuve et les roseaux s'ébattaient joyeusement, inlassablement.

Oui, Tournesol aimait beaucoup le fleuve.

Elle le contemplait, en observait ici l'ondulation, là l'écume, ici les canards ou bien les feuilles qu'il transportait, là encore les petites ou grandes embarcations qui lui sillonnaient le torse. Elle le voyait tout doré au zénith, puis teinté de rouge au couchant.

Lorsqu'il pleuvait, c'étaient d'innombrables gouttes qui, en tombant, faisaient jaillir autant de perles d'argent ; et lorsqu'au beau milieu de l'onde verte un poisson bondissait, il traçait dans le bleu du ciel un arc parfait avant de replonger.

Extrait de la publication



Cette version électronique
a été réalisée le 21 novembre 2011
par *e*Pagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809707373

Extrait de la publication